

JULIEN WEBER



GRATIA ALDI

*aux profondeurs
de la passion*

Julien Weber

Grafaldi

© Julien Weber, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3124-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

— Giaco, avance.

— Il fait trop nuit, je ne vois pas où je mets les pieds !

— Crie pas, tu fais peur aux oiseaux.

— Dada, attends.

— Mais alors ? J'ai fait quoi pour avoir un fils pareil ?

C'est l'automne. Les premières lueurs du jour percent l'épaisse forêt plantée à flanc de colline, où Giaco s'efforce de suivre son père. Il doit avoir six ans. Emmittoufflé sous trois couches de vêtements, dont une veste bien trop large pour ses épaules, chaque geste lui coûte. Il écarte les ronces et les branchages comme il peut. Il s'essouffle, se prend les pieds dans le tapis de feuilles, fendant la silencieuse forêt à la manière d'un brise-glace. Et les choses se compliquent lorsque son père le saisit brusquement par le col pour le traîner derrière lui comme un fagot de bois mort.

— Giaco, si on n'atteint pas le haut de la colline avant le soleil, ce sera ta faute. Et je ne t'emmènerai plus avec moi.

— Mais Dada !

— Tais-toi, je suis fatigué de t'entendre pleurer. Compris ?

Barthelo est un père rude, autoritaire. Derrière sa carrure de géant et le grand foulard enroulé autour de sa gorge se cache un visage renfrogné, durement martelé par une terrible cicatrice. Il parle peu ou ne parle pas, selon l'humeur. Aucun rire, aucune larme, aucune tendresse pour personne. Le velours des paroles réconfortantes, ce n'est pas pour lui. Ce matin en particulier, le pauvre Giaco subit de plein fouet le caractère métallique de son géniteur. Quelques heures plus tôt, Barthelo l'a extirpé du lit avec un « habille-toi » rauque pour seule explication. Devoir troquer sa couverture épaisse pour un lit de brindilles et de feuilles humides... Giaco regrette tant le confort de la roulotte, l'odeur du

bois dans le poêle, le café chaud, les grosses tranches de pain à la graisse.

— Mais pourquoi tu veux qu'on aille là-haut, Dada ?

— Tu verras bien, pas de questions.

— Mais c'est haut, je ne veux pas...

— Pas quoi ?

— J'ai pas envie de tomber.

— Giaco, les vrais hommes ne tremblent pas devant le vide, ils regardent la peur dans les yeux. Si tu es un homme, tu n'as pas peur.

La phrase couperet lui tranche la langue. Giaco se tait et marche encore un long moment avant de sentir l'humeur de son père s'éclaircir, tout comme la canopée.

— Enfin, nous voici ! Et le jour est à peine là. Allez viens, on va se mettre au bout.

Telle une tête atteinte de calvitie, le sommet de la colline aux arbres clairsemés laisse apparaître d'immenses roches grisâtres tout en rondeur, lissées par le temps et les éléments.

Barthelo traîne son fils sur le dernier rocher, à moitié béant dans le vide.

— Ici, ce sera parfait !

Giaco n'apprécie pas la distance qui les sépare du sol, cependant il ressent le vide et imagine déjà une immense main qui l'attrape pour l'entraîner vers la chute. La peur le saisit. Il tremble.

— Tu as froid, fils ?

Entre deux spasmes, il hoche la tête par dépit, sachant qu'il n'obtiendra aucun soutien du père s'il dit la vérité. Il ne faut pas compter sur un geste de réconfort, et pourtant.

— On va manger un peu, ça va nous réchauffer ! dit soudain Barthelo en tirant de sa veste un morceau de viande séchée, roulée dans un torchon. Il la tend à son fils ainsi que son vieux et long couteau.

— Coupe des tranches bien fines, tu sais que je ne peux pas bien mâcher.

Giaco se concentre et coupe. Il sert d'abord trois tranches fines à son père,

puis une bien épaisse pour lui.

Ils mangent ensemble et le goût de la viande séchée les ravive en cette fin de nuit particulière, assis sur un rebord du monde où rien n'existe encore. Repas de fortune englouti, Barthelo essuie son couteau avec le torchon et le range dans sa poche. Un vent frais souffle. Il ferme les trois gros boutons de sa veste, remonte son col et attrape au passage sa cigarette calée derrière l'oreille. Le vieux briquet à mèche crépite et Giaco suit la première bouffée de fumée qui s'envole vers les étoiles.

— Giaco, dit Barthelo, regarde devant toi. Regarde bien l'horizon, le jour se lève.

Une ligne bleu foncé transperce la noirceur. Elle s'étire au-dessus des montagnes au fond de la vallée. Elle progresse vite et se dégrade du plus clair au plus sombre, imprégnant le ciel de mauves et d'ocres. Les premières lueurs révèlent la terre.

— Tu vois fils, c'est comme au premier matin du monde. Le soleil se lève et les choses deviennent.

Le petit garçon reste bouche cousue.

— Les arbres, le ciel, l'eau qui ruisselle, les chevaux... Tu sens la vie autour de toi ?

Barthelo perd son regard dans les derniers moments d'obscurité.

— Ah ! que les hommes aillent brûler au diable, tout sera encore là lorsque nous ne serons plus que des petits tas d'os ! Tu verras... En attendant, regarde notre campement tout en bas, là où habite la famille. Vois toutes ces vies faites de sang, de sueur et de bois.

Le garçon baisse les yeux vers ses pieds, puis vers le vide et réussit enfin à distinguer les caravanes disposées en cercle dans un grand champ. Il devine des silhouettes à peine plus grandes que des fourmis, qui se réveillent et s'agitent doucement.

— Tous ces gestes que nous répétons chaque jour ; aller chercher de l'eau ou du bois, s'occuper des bêtes, cueillir des plantes et des baies, allumer le feu,

l'entretenir, travailler le fer, rempailler les chaises, les paniers, jouer nos airs de musique... Ce sont nos parents qui nous ont appris tout ça. Eux-mêmes l'avaient appris de leurs parents. Et les parents le savaient de leurs parents. C'est ça la transmission. Tu comprends mon fils ?

— Oui Dada.

— Il faut que tu respectes ces gestes Giaco, car ils nous relient aux ancêtres. Souviens-toi bien que nous sommes les derniers Hommes libres. Nos roulottes traversent les pays avec nos sœurs cigognes au-dessus de nous. Comme le soleil, d'est en ouest et du nord au sud, partout, nous sommes de passage. Tu apprendras tout cela à tes enfants. C'est-ce qui me rendra fier !

Une courte rafale s'invite et décoiffe Barthelo de son chapeau. Par réflexe, il le rattrape au vol. Giaco suit le geste et soudain remarque l'improbable sur le visage abîmé du père. Une larme perle. Il contemple cette goutte d'émotion avec tant de surprise, lorsque le soleil se répand dans toute la vallée.

— Tu as le choix mon fils, murmure Barthelo. Toute ta vie, tu as le choix. Ne laisse jamais personne te faire dire le contraire. Bats-toi contre tout ce qui veut t'enlever ça. Meurs s'il le faut ! Mais garde la liberté comme le plus précieux trésor de ton âme.

Le soupir du vent reprend, cette fois Barthelo ôte son chapeau et le pose à côté de lui. Le vieil homme, qui ne cesse de fixer l'horizon, plisse enfin les yeux, comme s'il venait de reconnaître un vieil ami au loin.

— Bien, dit-il, ils arrivent ! Fils, lève-toi, on descend. Nos frères sont là et nous devons décider du destin.

2

Les deux silhouettes apparaissent à l'orée du bois. Désormais bien éveillé et surtout heureux d'être de retour parmi les vaches, Giaco bondit comme un cabri entre les hautes herbes, enjambe les haies d'arbustes, saute à pieds joints sur de gros cailloux en chantant, gesticulant, laissant aller toute l'énergie qui bouillonnait en lui depuis le haut de la colline. Barthelo quant à lui, marche droit devant. Il prend le pas sur son fils et de retour au campement, passe devant sa roulotte sans même un regard pour sa femme, occupée à tendre le linge.

— Maddie, vocifère-t-il, ils sont là !

— Et Giaco, il est où ? Crie-t-elle

— Il arrive.

— Tu ne manges pas ?

— Pas la peine !

Une soupe fume sur le poêle. Maddie la tient au chaud depuis plusieurs heures, pour le retour de ses hommes. Bonne épouse Maddie, elle se plie toujours aux exigences de la famille, du mari, du père, de la tradition. Elle se tue littéralement à la tâche. Avec Barthelo, elle a vite appris à servir, à se taire et surtout à se satisfaire du silence pour unique compliment. Elle doit avoir quarante ans mais en paraît vingt de plus. Une jeunesse perdue à nettoyer la crasse sans broncher.

Elle n'a pas réussi à offrir une grande famille à Barthelo. Un accouchement si compliqué, un seul nouveau-né, et puis les Femmes lui ont dit qu'elle ne pourrait plus jamais enfanter. Par chance, eu égard aux legs et à la tradition, c'est un fils ! Un garçon qu'elle chérit par-dessus tout. Giaco est sa pépite, son éclat dans ce terne univers de labeur d'une ingratitude sans limites.

— Mama ! Crie Giaco, en arrivant quelques minutes après

— Giaco ! Tu n'as rien ? Tu n'es pas blessé ?

— Non Mama, ça va. Arrête de m’embrasser.

— Ton père est complètement fou de t’avoir emmené là-haut.

— Il veut que je devienne un homme.

— Un homme ? Mais tu es déjà un homme !

— Mama, ne me serre pas aussi fort. Laisse-moi tranquille, j’ai faim !

Elle soupire en relâchant son étreinte.

— Alors va, la soupe t’attend.

Maddie pose son regard sur le linge qui sèche. Elle aussi se sent sur un fil, partagée entre par une amertume dévorante et son amour de mère. Comment ne pas devenir indifférente, froide et sans âme au contact d’un mari aux mains si dures, si avares de tendresse ? Comment supporter une vie entière avec autant de lourdeurs sur les épaules ?

Soupe engloutie au pied de la roulotte, Giaco jette le bol à terre et file déjà pour retrouver les autres enfants du campement lorsqu’il se fige soudain comme une statue. Quelque chose l’arrête net ! Une idée, une envie, un désir... Il rebrousse chemin, monte dans la roulotte pour trouver sa mère.

— Mama, je le voudrais ! crie Giaco.

— Tu voudrais quoi Giaco ? répond Maddie.

— Je le veux, c’est tout !

— Alors quoi ?

— Tu le sais...

— Mais quoi ? Qu’est-ce que tu veux à la longue ! rugit-elle en plantant ses ongles usés dans le bois.

— Le violon de Dada !

— Quoi ? Le violon de Dada ? Tu es fou.

— Non, je le veux pour jouer

— Tu rêves !

— Mama, où tu le caches, je le veux ?

— Non Gio’. La dernière fois, le père a failli nous surprendre. Tu sais qu’il ne veut pas qu’on y touche.

— Mais moi je m'en moque, j'ai envie, c'est tout.

— Peut-être mais si tu continues de t'en servir, Barthelo s'en rendra compte et il nous le fera regretter à tous les deux et ça, il n'en est pas question.

— Mais Mama...

— Pas de mais Giaco ! Le père serait si furieux, tu ne te rends même pas compte.

Allez, file.

— Tu sais, ce violon, je l'entends tout le temps dans ma tête. Le matin quand je me lève, le soir quand je m'endors. Là, en ce moment, je l'entends. C'est comme si c'était lui qui me demandait de le jouer, tu comprends ?

— Arrête ! Je prends trop de risques à chaque fois. On ne le sort pas de sa cachette, trop dangereux.

— Ça veut dire que je ne pourrais plus jamais en jouer ?

— Pense à autre chose, le père ne veut pas que tu joues le violon.

Le petit garçon trépigne et tourne soudain le dos à sa mère.

— Je te déteste Mama.

— Giaco, allez...

Giaco le repousse si durement que Maddie se sent paniquée.

— Je t'en trouverai un autre et je le cacherai bien, dit-elle.

— Mais tu ne sais même pas où chercher. Si tu demandes à quelqu'un d'ici, il le dira tout de suite à Dada.

— Je trouverai, je te promets que...

— Mama, pitié, va le chercher.

— Mais Gio'...

— Mama, si tu vas me le chercher maintenant, je te promets de devenir le meilleur musicien, rien que pour toi.

La lueur de détermination dans le regard de Giaco est telle que Maddie perd tout contrôle. « Après tout, ton fils ne veut tuer personne, il veut juste s'amuser » lui chuchote une voix dissidente, dans sa tête.

— Allez Mama, laisse-moi y jouer juste un peu et après, j'irais te couper le